

Paul Eluard (1949)

“ Préface ”

La Hongrie d’aujourd’hui

Un document produit en version numérique par Mme Nadia Burgrave, bénévole
professeure d'Histoire, Vannes, Bretagne,
Courriel: [mailto: ZabriskiePoint@aol.com](mailto:ZabriskiePoint@aol.com)

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Un document produit en version numérique par Mme Nadia Burgrave, bénévole,
professeure d'Histoire, Vannes, Bretagne, Dea de sciences politiques et de relations
internationales de l'Université de Marne-la-vallée
Courriel : ZabriskiePoint@aol.com

à partir de :

Paul Eluard (1949)

“ Préface ” : La Hongrie d’aujourd’hui

Une édition électronique réalisée à partir du texte de Paul Eluard, “ Préface ”
in **La Hongrie d’Aujourd’hui**. Szikra Budapest, 1949.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes
Microsoft Word 2001..

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5’’ x 11’’)

Édition complétée le 8 novembre 2002 à Chicoutimi, Québec.



Paul Eluard (1949)

“ Préface ”

La Hongrie d’Aujourd’hui

Paul Eluard, “ Préface ” in La Hongrie d’Aujourd’hui. Szikra Budapest, 1949.

Texte de Paul Eluard (1895-1952) préfaçant un ouvrage sur La Hongrie. Le poète français célèbre, ici, la Hongrie devenue « démocratie populaire » au lendemain de la seconde guerre mondiale. Il dresse un tableau idéal du pays et des hommes. Cependant, en 1956, ce peuple heureux comme le chante Eluard se soulèvera...

Ce texte bien qu’appartenant au style propagandiste qui fit fleurir la littérature communiste au temps de la Guerre Froide, est au-delà (peut-être) de l’aveuglement du poète un très beau chant sur la résistance, le peuple et la liberté. [Nadia Burgrave.]

Je viens vous parler d’un pays et d’un peuple qui sont comme le rire même et la flamme de la vie. Un pays et un peuple qui connaissent désormais cette vérité si douce, si simple et si sérieuse aussi, que l’avenir est en germe dans le présent. Un pays où l’on sait que demain existe et qu’on peut y penser sans

crainte. Un pays qui est l'incarnation de l'optimisme, de la gaîté. Un peuple qui lève la tête et qui sait enfin ce que veut dire clarté, espoir, bonheur.

Cette assurance que l'homme est le maître de son destin, les Hongrois l'ont payée au prix du sang. Ce peuple venu d'Asie s'est fixé dans le bassin du Danube. Au XI^e siècle, ils adoptèrent le Christianisme et formèrent un royaume puissant. La dynastie de Saint-Étienne, le premier roi de Hongrie, régna trois siècles durant. Mais la plaine hongroise, riche et tentante, offerte aux convoitises comme au vent, attirera toujours les conquérants, aussi bien turcs que germaniques. Pour échapper aux uns, les Hongrois se donnent aux autres, puis ils luttent pour leur indépendance et c'est dans la lutte pour se soustraire à l'assimilation allemande que le peuple hongrois forgera son patriotisme. L'histoire de ce pays, pendant des siècles, est l'histoire de la résistance contre l'occupant.

Et comme cela se produit toujours, le peuple combattait à la fois contre l'ennemi venu de l'extérieur et contre l'ennemi intérieur, cet ennemi né du sol national, le collaborateur qui, dans l'histoire hongroise, est représenté par le grand propriétaire terrien, par le magnat.

Cette lutte de libération atteindra en 1848 son point culminant. Sous l'influence des idées de liberté venues de France, le peuple hongrois mènera alors le combat sur deux fronts - deux fronts dont nous savons bien aujourd'hui qu'ils ne font qu'un - et il essaiera de secouer avec le joug des Habsbourg, celui de la féodalité des grands seigneurs qui se satisfaisaient d'une oppression étrangère dont ils étaient à la fois les dociles instruments et les bénéficiaires. Ainsi en Hongrie cette idée-maîtresse de l'histoire que, dans la lutte nationale, le peuple est le seul à se battre pour la patrie. C'est ce que voulait dire Jaurès quand il écrit, dans un texte peu connu : « Les pauvres n'ont que la patrie. » C'est l'enseignement de la Commune de Paris, dressée contre l'abandon de la France par les privilégiés. C'est la leçon de la résistance française, dont François Mauriac a été contraint de dire: « Seule, la classe ouvrière, dans sa masse, est restée fidèle à la France. »

Cette solidarité du peuple et de la patrie, les Hongrois la connaissent depuis plus d'un siècle. Ils l'ont expérimentée, les armes à la main, bien avant les autres peuples, et les poètes hongrois ont chanté le noble combat. Et, près de nous, lorsque la Hongrie, après avoir été jetée dans la dernière guerre par le régime fasciste de Horthy, après avoir connu l'occupation allemande, sera enfin délivrée par l'Armée Rouge et l'effort de ses propres partisans, c'est cette âme populaire, frémissante depuis plus d'un siècle qui va enfin pouvoir animer ce grand corps meurtri et rénové, donner toutes ses chances à la liberté et à l'

amour, et montrer ce que peut un peuple lorsqu'il agit selon sa volonté. Malgré les destructions de la guerre et de l'occupation, ce peuple a comme champ d'action un pays d'une admirable richesse et l'accumulation de toutes les conquêtes matérielles et spirituelles du passé.

Budapest, ville double, jetée, non comme un rêve, mais comme l'incarnation même de la beauté la plus humaine sur les deux rives du Danube, Budapest, une des premières capitales de l'Europe, ville grouillante où la joie coule avec le large fleuve, ville qui connaît aujourd'hui, comme le dit Rimbaud «la joie du travail nouveau», ville durable et dévouée au bonheur de tous les hommes.

Autour de la capitale s'étend un pays d'une splendeur inouïe, une terre de plaines propice à toutes les cultures, du blé et du maïs au riz et au coton, vieille terre où le lac Balaton, vestige d'une ancienne mer desséchée, s'étend comme un témoignage du début du monde. Et çà et là, dominant la contrée, des châteaux qui, aujourd'hui, appartiennent au peuple.

Car le peuple hongrois, conquérant de sa patrie, s'en est assuré la possession véritable. Pour la première fois dans son histoire, par la réforme agraire réalisée en 1945, la terre hongroise, échappant aux grands propriétaires, a été répartie entre 640-000 ouvriers agricoles et petits paysans et elle appartient ainsi à ceux qui la travaillent.

Les mines, les usines sont nationalisées, les ouvriers en sont justement les possesseurs et ils s'attachent à leur faire rendre tout ce qu'elles peuvent donner. Ce trésor réservé à la délectation de quel quelques uns, il faut voir avec quel acharnement maintenant on y travaille. Il faut voir aussi, comme je l'ai vu, le regard fier et tranquille de ces ouvriers qui ont à cœur de se dépasser mutuellement dans la production. Quand, en France, un intellectuel, un monsieur aux mains blanches, visite une usine, beaucoup d'ouvriers sont humiliés d'être montrés liés à leur tâche, mais dans une usine hongroise, l'attitude des travailleurs est véritablement celle de maîtres de leurs outils, de leur destin, de leur vie. Tout est rationalisé, tout est amélioré. Et ce sont les travailleurs eux-mêmes qui s'imposent cette rationalisation, cette amélioration. Et partout, le peuple se montre plus habile, plus intelligent que les anciens possesseurs. C'est que, pour lui, la nature et les choses ne sont pas une source d'argent, mais la grande source de vie où l'homme peut puiser son bonheur.

Et cette vie, les Hongrois la font aussi douce et aussi juste que possible. Il y a, par exemple, en Hongrie une République d'enfants où les enfants s'administrent eux-mêmes un vrai chemin de fer tout neuf dont tous les cheminots

sont de jeunes garçons et filles de 12 à 14 ans. Ils ne jouent pas à faire l'homme, mais ils apprennent intelligemment leur métier d'homme. Pour ces enfants, la liberté et l'application au travail sont déjà les plus hautes des valeurs, car elles se déduisent l'une de l'autre.

Il suffit, voyez-vous, que le peuple soit le maître dans son pays pour qu'en quelques années, le bonheur y devienne la loi suprême et la joie, l'horizon de chaque jour.

Les Hongrois, aujourd'hui, peuvent regarder la beauté en face, non comme un miracle, une chance furtive, mais comme le droit même de tous les hommes. Ce peuple musicien, ce peuple danseur, ce peuple poète peut asseoir, selon le mot de Rimbaud, la «beauté sur ses genoux». Il ne la trouvera pas amère. Car cette beauté est celle de la vie et il l'a conquise par son courage et son travail. Il se libère chaque jour un peu plus.

Le livre que vous allez voir donne l'image de ce que j'ai dit. Vous allez voir devant vous le visage clair et franc d'un peuple heureux.